

LEIBOWITZ OU LE PROCÈS DES FAUSSES APPARENCES

Jean-Marc Joubert

Presses Universitaires de France | « Cités »

2008/2 n° 34 | pages 95 à 101

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130568636

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cites-2008-2-page-95.htm>

!Pour citer cet article :

Jean-Marc Joubert, « Leibowitz ou le procès des fausses apparences », *Cités* 2008/2 (n° 34),
p. 95-101.

DOI 10.3917/cite.034.0095

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Leibowitz ou le procès des fausses apparences

JEAN-MARC JOUBERT

Le texte de Yeshayahou Leibowitz sur le « prétendu héritage judéo-chrétien commun » peut susciter, à première lecture, un tel malaise qu'il encourt le risque de n'être pas lu sérieusement.

Il paraît en effet déplaisant quand il met en exergue, de façon répétée, les sentiments de dégoût que les Chrétiens peuvent nourrir à l'égard du judaïsme et ceux que les Juifs peuvent nourrir à l'endroit du christianisme. Il semble aberrant quand il affirme que le christianisme constitue le stade ultime de la décadence de la religiosité païenne, laquelle se serait emparée de thématiques juives, soit un peu par hasard, soit dans l'intention de nuire au judaïsme ! Sur un plan intellectuel, la propension de Leibowitz à « essentialiser » le judaïsme et le christianisme ne va pas sans faire également difficulté. Enfin, sa thèse peut se donner pour dangereuse quand elle aboutit à nier non seulement une filiation originelle, mais une appartenance commune à la civilisation occidentale. Les antisémites ne s'en trouveront-ils pas confortés ?

Cela fait beaucoup... Il nous semble cependant que ce texte mérite la plus grande attention. Les problèmes qu'il pose sont, en tout état de cause, réels et *profonds*. Il y aurait quelque dommage à ne pas les considérer, comme c'est généralement le cas, soit par ignorance, soit parce qu'ils dérangent, soit encore tout simplement en raison du caractère parfois assassin de la polémique que conduit Leibowitz.

Cités 34, Paris, PUF, 2008

Ce qu'il y a de plus contestable dans le texte de Leibowitz est l'hypothèse qu'il forme sur les origines du christianisme. Elle n'est cependant pas aussi fantaisiste et rapide qu'elle en a l'air. Leibowitz a sérieusement étudié la question. Il a même rédigé, en partie avec David Flusser, son plus grand spécialiste israélien, avec lequel il polémiquait d'ailleurs beaucoup, l'entrée « Jésus » de l'*Encyclopedia hebraica*¹. Nous avons analysé ailleurs² ses positions qui se résument bien dans cette phrase : « Personnellement, je suis proche de l'avis des chercheurs selon lesquels Jésus n'a pas existé du tout ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu d'homme qui, *a posteriori*, serait devenu Dieu dans la foi de ses disciples ; dès le début il ne s'agissait que d'une créature mythologique païenne »³. Il nous semble, quant à nous, que derrière la « figure » pour ainsi dire métaphysique du « Christ », à laquelle s'intéresse avant tout Leibowitz, on ne saurait raisonnablement douter de l'existence corrélatrice de l'homme charismatique Jésus, sans l'expérience duquel les Évangiles et les Actes des Apôtres demeureraient complètement inintelligibles.

La thèse d'une opération menée de toute pièce – d'une « agression » du monde païen contre le judaïsme – paraît, elle aussi, des plus incertaines, pour ne pas dire plus. Leibowitz la soutient cependant – par exemple dans ce texte qui fait suite à la citation précédente : « Si véritablement Jésus *a existé*, il n'était qu'un prédicateur parmi tant d'autres visionnaires, “faiseurs de miracles”, pseudo-prophètes et pseudo-messies qui pullulaient en Eretz-Israël et dans tout le Moyen-Orient de cette époque sur la ligne de démarcation entre judaïsme et syncrétisme helléniste. Le point commun à tous était la tendance, consciente ou inconsciente, à ébranler la muraille du judaïsme et de sa doctrine »⁴. La supposition d'une construction « consciente » ou « inconsciente » (?), par le « monde idolâtre », d'une religion qui capterait, en le neutralisant habilement, l'héritage vivant du judaïsme, nous paraît à tout le moins fragile, quand bien même il est historiquement vrai que la prétention des Juifs à jouir d'une Loi supérieure indisposait leur entourage païen, que la circoncision et d'autres

1. *Encyclopedia hebraica*, Encyclopedia Publishing Compagny, 1953, colonnes 412-432.
2. Jean-Marc Joubert, *Foi juive et croyance chrétienne*, Paris, DDB, coll. « Midrash », 2001.
3. Yeshayahou Leibowitz, *Judaïsme, peuple juif et État d'Israël* (en hébreu), Jérusalem, Shocken, 1979, p. 335.
4. *Ibid.*

coutumes religieuses des Juifs étaient considérées comme « barbares », et que la forte attraction que le judaïsme exerçait cependant sur les populations de l'Empire romain (cf. le nombre significatif de convertis, de « prosélytes du seuil » et de « judaïsants » dont parlent notamment les Évangiles) pouvait inquiéter.

FOI INTÉRESSÉE ET FOI DÉSINTÉRESSÉE

Mais en réalité peu importe ! Les raisons de contester l'existence d'un « héritage judéo-chrétien commun » ne dépendent pas de la valeur objective des deux thèses ci-dessus mentionnées, et l'on pourrait même s'étonner que Leibowitz, qui n'ignorait pas combien elles étaient sujettes à contestation, leur ait accordé tant de place.

Leibowitz affirme que le christianisme est le type même de la foi « intéressée » (*she lo-lishmah*), tandis que le judaïsme est, par excellence, celui de la foi « désintéressée » (*lishmah*). L'argument n'a ici rien d'historique ; il est, disions-nous plus haut, « essentialiste », Leibowitz prétendant atteindre la logique profonde, et antinomique, donc, de *deux* religions. Cette approche paraît plus solide. La théologie chrétienne de la rédemption réalisée par le sacrifice du Fils de Dieu incarné sur la « Croix » s'accorde en effet – qu'elle la fonde ou qu'elle en procède – avec une certaine relation à Dieu où l'homme trouve fondamentalement son compte et à travers laquelle il voit avant tout en Dieu son « Sauveur ». En sens contraire, l'épreuve abrahamique de la « ligature » vient illustrer l'exigence de foi absolue, traditionnelle dans le judaïsme, que Maïmonide (la grande référence de Leibowitz) a particulièrement bien mise en exergue. Cette distinction est donc opératoire. Elle ne saurait cependant être durcie – ainsi que Leibowitz lui-même en a souvent fait la remarque. Par exemple dans ce dernier texte de l'introduction aux *Cinq livres de foi* : « Ces deux modalités <de la foi> se trouvent, à n'en pas douter, dans toutes les religions. Et l'on ne saurait imaginer une tradition religieuse où l'une d'entre elles viendrait à manquer. »¹ Leibowitz ne cesse d'affirmer que la Kabbale juive relève de la foi « intéressée », en tant qu'elle scrute l'essence du divin. Il reconnaît encore que très peu de Juifs sont capables

1. *Devant Dieu. Cinq livres de foi*, traduit de l'hébreu par David Banon, Paris, Le Cerf, coll. « Histoires-judaïsme », 2004, p. 23.

de s'élever à la hauteur de la foi désintéressée. Il dit en revanche que le moine chrétien « s'il est sincère »¹, sert authentiquement Dieu. Dans ces conditions, peut-on encore parler de l'« essentialisme » de Leibowitz ? Cela reviendrait à essentialiser sa pensée.

LE FAUX ET L'INACCEPTABLE

Leibowitz ne nourrirait pas tant de « haine »² pour le christianisme, devrait-il ne pas y croire, si ce dernier ne prétendait pas avoir « accompli » le judaïsme. C'est cette prétention infondée qui rend impossible et, dirions-nous, immorale, toute discussion.

Il est incontestable que le judaïsme se reconnaît au fait qu'il agence la vie entière des Juifs par l'obéissance au système enveloppant d'obligations positives et d'interdits qui constitue la Loi. L'énorme édifice de la Loi orale – qui est beaucoup plus important que la Bible et ses « valeurs » – a pour première fonction, outre sa propre étude, de déterminer une *praxis* religieuse. Cette observance n'est pas une coutume : elle a la signification et la valeur de service de Dieu (*avodah*), et elle *est* le judaïsme réel. Or, c'est une telle Loi que le christianisme orthodoxe s'est empressé d'abolir au nom de la vie dans la grâce inaugurée par Jésus dans l'Esprit. Loin d'être l'accomplissement du judaïsme, le christianisme s'en révèle être le refus fondamental. Dans ces conditions, la prétention de l'Église à être le « vrai Israël » (*verus Israël*) apparaît comme étant totalement abusive. C'est un fait qu'elle est totalement insupportable à Leibowitz.

On dira que tout a changé maintenant que les Chrétiens « reconnaissent » pleinement la pérennité de la première Alliance – ce que faisait d'ailleurs déjà saint Paul – et toutes les merveilleuses richesses « spirituelles » du judaïsme, qu'ils déclinent à l'envi. C'est d'ailleurs le point de départ du texte. Mais Leibowitz excelle à montrer que tout cela reste illusoire : d'abord parce que ce judaïsme spirituel, qu'il soit reconstruit par des Chrétiens – ou même par des Juifs (ainsi Martin Buber et son

1. *Judaïsme, peuple juif et État d'Israël*, op. cit., p. 115.

2. *Judaïsme, peuple juif et État d'Israël*, traduit de l'hébreu par Gabriel Roth, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985, p. 111.

judaisme pour *ladies*) –, est à ses yeux fantasmagique ; ensuite, et surtout, parce que, « du point de vue du christianisme », « reconnaître le droit d'exister du judaïsme reviendrait à reconnaître que le christianisme est un mensonge et une falsification ». En réalité, ni l'antique théologie de la substitution des Pères de l'Église, ni celle, renouvelée, de tous ceux qui, de nos jours, se veulent les plus « ouverts » au judaïsme, ne sauraient aller jusqu'à affirmer que ce dernier existe en plénitude et n'est en manque d'aucun « accomplissement ». Pour les premiers, comme pour les derniers, le judaïsme restera toujours, en dernière instance, une réalité tronquée, et la *halakhab* (les préceptes de la Loi), un pis-aller. De ce point de vue, la sollicitude actuelle des Chrétiens – de soi naturellement très estimable – pour le judaïsme pourrait bien ne pas être moins dommageable pour lui que leur haine ou mépris ordinaire du passé... En effet, n'est-elles pas de nature à brouiller les pistes et à affaiblir la conscience de soi des Juifs (et même des Chrétiens). Manifestement, c'est ce que Leibowitz a en grande crainte.

Leibowitz conclut à l'impossibilité d'un dialogue... si ce n'est avec les disciples de Marcion, l'évêque de Sinope du II^e siècle, qui niait que le christianisme fût d'origine juive. La référence à Marcion est sans nul doute formelle : Marcion, qui avait d'ailleurs une conception négative du judaïsme, n'était pas intéressé par un tel dialogue, et les marcionistes constituent une denrée plutôt rare... Leibowitz veut simplement mettre en exergue le fait qu'il est, à tout dialogue, des conditions. Donnons-en quelques illustrations. Le Chrétien ne peut « discuter » avec le Musulman sur le sens de la Croix quand ce dernier nie que Jésus a été crucifié ; le Chrétien orthodoxe ne peut discuter avec le catholique sur l'autorité du « vicaire du Christ » (le pape) alors qu'il ne croit pas qu'une telle fonction existe dans l'Église ; l'athée ne peut discuter avec le croyant sur la question de savoir si, en Dieu, l'Amour prévaut sur la Justice plutôt que l'inverse, étant entendu que, pour le premier, Dieu n'existe pas... Mais outre ces impossibilités objectives, il est aussi des « dialogues » qui « moralement », disions-nous, n'ont pas lieu d'être : le Chrétien ne peut accepter pour base de discussion l'idée musulmane que l'Évangile est un livre falsifié ; le croyant ne peut accepter comme postulat que Dieu n'existe pas ; quant au Juif, Leibowitz nous dit qu'il ne peut accepter que l'Église lui dise son fait, à savoir qu'elle est, elle, Israël en plénitude. Telle est en tout cas la position de Leibowitz, et nous ne voyons pas qu'on puisse sérieusement la trouver répréhensible.

Il est vrai que ces apories paraîtront contrariantes à tous ceux qui – Juifs ou Chrétiens – préféreront les ignorer, faute de pouvoir les résoudre. Mais Leibowitz se refuse absolument de passer sous silence la *violence* très réelle du déni de réalité juive que continuent d'exercer, sans doute inconsciemment, les plus estimables des théologiens chrétiens. Et c'est pourquoi il convoque, si l'on peut dire, l'artillerie lourde et terriblement efficace des sentiments profonds d'étrangeté ou d'aversion que les Chrétiens, aussi bien que les Juifs, ont ou *devraient* nourrir à l'endroit des prétentions de leur foi respective : être le vrai Israël, pour le christianisme, demeurer le vrai Israël à l'exclusion de tout autre, pour le judaïsme. Ce serait naturellement une erreur de croire que Leibowitz se complaît dans de tels sentiments, même s'il laisse à entendre qu'ils pourraient opportunément protéger les Juifs du danger qu'ils encourent de se laisser amadouer par une conception plus suave, mais non moins englobante, du « plan de Dieu » dont le règne de la « grâce » serait le plérôme. Son idée est qu'un Juif ou un Chrétien conscient ne peut qu'éprouver de tels sentiments de dégoût, de nature « théologique », quoi qu'il en soit de la faveur dans laquelle ils pourront – et devront – tenir les personnes. Somme toute, l'aversion en question est naturelle ; elle est essentiellement réactive. Elle a, pour, Leibowitz, valeur de *signe* : que le Juif n'est pas dupe et qu'il reste authentiquement un Juif.

LES PRÉSUPPOSÉS DE LEIBOWITZ

Concluons sur le point principal : la négation de l'appartenance commune à la civilisation occidentale. Comme nous le disions en liminaire, on pourrait la considérer comme dangereuse. Elle paraît même extravagante tant la contribution des Juifs à la modernité paraît considérable (les « contre-révolutionnaires » ne s'y sont pas trompés !). Mais toute la question est de savoir si cette contribution est proprement « juive ». Par exemple, Leibowitz – que l'idée même de « génie juif » insupportait – notait qu'Einstein, loin d'avoir été un « don du peuple juif à l'humanité », comme beaucoup de Juifs ou de *goyim* se croient avisés de le dire, avait surtout été une « contribution de l'humanité au peuple juif » (par le biais de la méthode scientifique)¹. Le fait est que c'est bien en quittant le *ghetto*,

1. *Judaïsme, peuple juif et État d'Israël*, op. cit., p. 171.

en accueillant les Lumières postchrétiennes et, souvent, en abjurant ou en délaissant leur foi, que les Juifs ont pu apporter cette contribution. Il faut bien comprendre que la thèse de Leibowitz ne se comprend pas tant par rapport à la question de savoir quelle a pu être la place éminente de *Juifs* dans l'histoire de la civilisation occidentale qu'à l'aune de ce qu'est, et, surtout, *devrait* être le *judaïsme*. Car, pour lui, la grande et peut-être l'unique création *juive* est le judaïsme.

Il ne sera sans doute pas inutile de rappeler à ce point que Leibowitz a non seulement lutté pour que le peuple juif recouvre son indépendance nationale (l'idéal sioniste, aujourd'hui réalisé), mais pour que la Torah d'Israël puisse sortir, dans le contexte de cette indépendance, de la sphère étroite où elle se trouvait confinée – par le fait des « nations » ou des Juifs eux-mêmes –, pour régir la totalité de l'existence juive : morale, économique, politique, sociale, etc. Cet idéal de « thoraïsation » de l'existence dans tous ses aspects est à l'évidence fort différent de celui de la civilisation occidentale¹.

Autant il nous paraît donc difficile de juger de la pertinence ultime de la thèse de Leibowitz, qui repose sur les présupposés que nous venons de signaler (elle n'est donc vraie qu'hypothétiquement), autant il nous semble prudent de ne pas trop vite réduire le judaïsme à une des composantes de la civilisation occidentale ou à un de ses aspects. Cela ne reviendrait-il pas en effet à le déréaliser ?

1. Il convient de noter que Leibowitz ne nourrissait nul mépris pour la civilisation occidentale en tant que telle, une civilisation à laquelle il appartenait à bien des égards, notamment par le biais de ses activités scientifiques.